

# Alberto Giovanni Biuso, *Anarchisme et anthropologie. Pour une politique matérialiste de la limite*

Jonathan Louli

<https://journals.openedition.org/lectures/22632#bodyftn4>

- 1 <http://www.asinamali.org/>.

1Enseignant la philosophie de l'esprit et la sociologie de la culture à l'Université de Catalane en Italie, Alberto Giovanni Biuso est un auteur italien presque inconnu en France, et pour cause : le petit essai présenté ici est son premier texte traduit en français. L'expérience est tentée par la maison d'édition [Asinamali](#)<sup>1</sup>, qui publie là le second livre de son catalogue. Les éditeurs cherchent à faire connaître en France des auteurs italiens contribuant à ouvrir « la voie au possible » et à créer « des pistes d'émancipation ».

2Cet essai milite pour une refondation de l'anthropologie, sous le sceau d'une pensée particulière de l'anarchisme et de l'approche matérialiste. Le texte est court (77 pages) mais très dense, et l'on apprécie son découpage en petites parties. Chacune d'entre elle expose les pistes de réflexion et les positions conceptuelles à privilégier, selon l'auteur, en vue de construire une « politique matérialiste de la limite » qui soit une anthropologie anarchiste.

- 2 Il s'agit d'un sens du mot « anthropologie » qui se développe au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Kant notamment (...)

3Il est donc important de préciser d'emblée le sens que l'auteur attribue à la série de concepts qui sont l'enjeu de son texte : anthropologie, anarchisme, matérialisme, car on peut regretter que lui-même ne situe justement pas davantage ses positions intellectuelles (ce qui peut biaiser la lecture du texte et des concepts). Ainsi, lorsqu'il parle d'anthropologie, Biuso évoque un sens spécifique de ce terme, à savoir la réflexion philosophique sur ce que qu'il appelle lui-même la « nature humaine »<sup>2</sup>. Lorsqu'il parle d'anarchisme, l'auteur se réfère à une philosophie politique prônant l'émancipation, avant tout pour l'individu, des contraintes sociales et de ce qui nie la spécificité individuelle. Une telle approche implique de nombreuses critiques adressées au communisme. Quant au matérialisme, Biuso l'aborde comme une approche philosophique, visant à recentrer l'analyse sur le fait que l'humain est un mammifère comme un autre, simplement doté d'un cerveau qui lui permet d'avoir une conscience différente de celles des autres animaux.

4Le croisement de ces trois approches amène l'auteur à rappeler que toute pensée de l'émancipation humaine doit se débarrasser de son principal biais, l'« anthropocentrisme », autrement dit le postulat qui sous-entend que « l'homme est la mesure de toute chose », comme dirait Protagoras. Se débarrasser de l'anthropocentrisme nécessite donc de rappeler que l'espèce humaine est une espèce animale déterminée par son environnement social, certes, mais aussi par ses caractères biologiques et par son appartenance à un écosystème planétaire, ce qui en fait bien une espèce animale parmi d'autres.

5Biuso commence par insister sur le fait que « le corps est l'espace-temps de l'esprit » (p. 19). En effet, à l'aide de l'éthologie et précisément de l'étude de chimpanzés, l'auteur montre que de nombreux comportements qu'on peut croire proprement humains, auxquels on attribue donc une valeur morale, sont en réalité déterminés par le fait que l'espèce humaine est avant tout une espèce animale et que ses membres sont des corps vivants. La coopération autant que l'agressivité sont des comportements naturels, selon le philosophe, et vouloir les instrumentaliser à travers les normes sociales et culturelles peut provoquer des dérèglements sociaux et individuels.

6En posant par conséquent la question de l'éducation nécessaire pour rendre pleinement l'humain à sa « nature », Biuso considère que celle-ci devrait être avant tout une prise de conscience des « limites » matérielles imposées à l'humain, et une appréhension de « la difficulté de vivre ». Rousseau ou, plus précisément, les thèses rousseauistes sur l'éducation, dont Biuso estime qu'elles ont nourri les « utopies totalitaires », sont dénoncées sans concession, de même que les illusions et idéalismes qu'elles répandent : « Que tous soient capables de tout, que le savoir ne comporte pas de peine, que l'agressivité soit seulement un effet social (sans être aussi un nécessaire attribut biologique), ce sont là quelques-unes des ingénuités anthropologiques qui dominent le Moderne, dans la lignée des équivoques de Rousseau » (p. 35).

- 3 Les idéalistes sont ceux qui, à l'occasion de certains débats, s'opposent aux matérialistes.  
Voir B (...)

7« L'anthropologie désenchantée » que propose Biuso vise également à mieux comprendre le pouvoir, consubstantiel à l'espèce humaine et à toutes les espèces animales, pour mieux le maîtriser. Le pouvoir s'impose entre autres par la violence, qui elle aussi est consubstantielle aux espèces animales. C'est pour ces diverses raisons que l'auteur entend défaire notre regard de l'anthropocentrisme, et rappelle que même les cultures sont le « produit génétique » de millions d'années d'histoire. Les cultures doivent se désenchanter pour ne pas tomber dans le dogme, comme le font les idéalistes<sup>3</sup> qui critiquent le déterminisme biologique : le biologique évolue également, et ce n'est pas avoir un point de vue réducteur que d'introduire dans les analyses portant sur l'humain une grille de lecture tenant compte de la dimension biologique de notre espèce. .

8Cette « politique matérialiste de la limite » implique que doivent être repoussées les analyses qui refusent de prendre en compte la « différence individuelle », la spécificité et le désir de chaque individu. L'auteur revendique donc la pertinence de l'athéisme et de la laïcité, contre les pensées politiques et religieuses qui non seulement nient le désir individuel, mais sont bercées d'un « optimisme anthropologique » illusoire et dommageable. Avant de conclure, Biuso rappelle que des rapports dialectiques s'établissent entre l'individu et l'espèce, et entre l'espèce et les autres espèces ainsi que l'écosystème qu'elles partagent.

- 4 *Bellum omnium contra omnes* est une formule latine signifiant « la guerre de tous contre tous », rép (...)

9La partie regroupant les dernières pages du texte s'intitule « Un anarchisme pour le présent ». Biuso y rappelle logiquement l'importance de renouveler « l'écologie libertaire ». La critique du capitalisme que Biuso esquisse est suscitée par le fait que ce système opère une instrumentalisation des « machines désirantes » que sont les humains. L'auteur donne son interprétation de quelques principes anarchistes de base : « le moins de pouvoir possible à chacun ; une distribution plus large,

horizontale et collective ; l'égalité entre les composantes du corps social dans la gestion des intérêts communs. Ce sont là les arguments libertaires qui sont d'autant plus légitimes dès lors que les humains sont vus comme des bêtes prêtes au *bellum omnium contra omnes* »<sup>4</sup> (p. 73).

10Ces quelques lignes traduisent finalement une posture de fond qui apparaît assez dérangeante et traverse l'ensemble du livre. Le fait de considérer les humains comme des animaux pétris à la fois de culture aliénante, de pulsions et d'animalité finit par rendre le lecteur profondément méfiant envers lui-même et ses congénères. La charge émancipatrice en prend un sérieux coup : avec Biuso, l'anarchisme, le matérialisme et l'anthropologie ne consistent plus à pousser l'espèce humaine vers le mieux, vers des modes d'existence qui fassent sens pour tous, vers la solidarité dans l'autonomie, mais seulement à se protéger d'une tragédie probable. Comme le note l'auteur dans la dernière page du texte : « Notre souhait se nourrit de l'éventualité que la puissance – même technologique – des États ; leur développement démesuré par le biais des *Corporations*, leur myopie absolue vis-à-vis du futur et de la planète, n'aboutissent pas à la fin de l'espèce humaine et de l'entière biosphère » (p. 75). La perspective de Biuso est donc non seulement désenchantée mais presque pessimiste, et n'inspire pas vraiment confiance en l'humain.

- 5 Voire même d'« animal politique », comme dirait Aristote. Voir Refik Güremen, Annick Jaulin (dir.), (...)

11C'est pour cela, visiblement, que l'auteur propose de dépasser l'humain intellectuellement, de se détacher de l'anthropocentrisme, qui raisonne uniquement en référence à l'humain. Quand Biuso préconise de réintégrer à l'analyse les filtres écologiques, biologiques, il préconise finalement une sorte d'éthologie de l'humain, une science de l'humain comme animal<sup>5</sup>. On peut reprocher à cette approche de contribuer à un sentiment d'impuissance chez le lecteur face aux préconisations qu'elle induit – d'autant que l'auteur ne fait aucune proposition pratique ou stratégique. Si d'un côté je suis déterminé par ma culture et mes gènes, et de l'autre par mon environnement et mon écosystème, quel intérêt aurais-je à militer, à me syndiquer, à voter, à manifester, à aspirer à quelque chose de simplement collectif ? Car l'universalisme de Biuso s'avère de ce fait plus abstrait que l'universalisme abstrait.

12Quoiqu'il en soit, malgré ces différents aspects polémiques, l'essai reste dense et riche, dans un style cinglant et concis. La critique de l'anthropocentrisme, peu courante, qui plus est à travers une approche proprement matérialiste, n'en est pas moins cohérente et intéressante à lire. Dans le livre, l'importance du regard « désenchanté » qui se forme alors au sujet de nous-mêmes produit un anarchisme individualiste et une anthropologie assez tragique. « L'homme est un loup pour l'homme », disait Hobbes pour justifier l'État-Léviathan, source d'émancipation individuelle à travers les protections qu'il offre aux individus. « L'homme est un loup pour l'homme », dit Biuso pour justifier la fin de l'État et du rapport destructeur à la nature, fin qui sera source d'émancipation individuelle à travers les protections qu'elle offrira aux individus. Une curieuse mais plutôt originale façon de penser l'anarchisme et l'anthropologie, mais après tout, il peut être constructif de dépasser les querelles de chapelles quand il est question de résister, chacun à son échelle, contre les principales formes de hiérarchie en place.